

O. Tity Faye

La chute de la Révolution

Les derniers complots



La tourmente, livre III

Ecrire l'Afrique
Ecrire l'Afrique

Harmattan  Guinée

La chute de la Révolution

Les derniers complots

Écrire l'Afrique

Collection dirigée par Denis Pryn

Romans, récits, témoignages littéraires et sociologiques, cette collection reflète les multiples aspects du quotidien des Africains.

Dernières parutions

- O. TITY FAYE, *Prêt pour la Révolution ? De l'emprise du parti unique à la marque du fouet rouge : la révolte. La tourmente, livre II*, 2014.
- O. TITY FAYE, *Selon la Révolution ! La randonnée de l'étudiant guinéen sous la Révolution. La tourmente, livre I*, 2014.
- Karamoko KOUROUMA, *Poste 5 ou l'incroyable aventure de Togba*, 2014.
- Bakonko Maramany CISSÉ, *Émigrer à tout prix. L'Amérique, l'Europe ou la mort*, 2014.
- Bakonko Maramany CISSÉ, *Tombe interdite. Histoire de l'enfant prodige*, 2014.
- Abdoulaye MAMANI, *Le puits sans fond*, 2014.
- Pino CRIVELLARO, *Burundi mon amour*, 2014.
- EL HADJI DIAGOLA, *Un président fou*, 2014.
- J.D PENEL, *Idriss Alaoma, Le Caïman noir du Tchad*, 2014.
- Koffi Célestin YAO, *Le bateau est plein, je débarque*, 2013.
- Kapashika DIKUYI, *Une étrange famille congolaise et son odyssée*, 2013.
- Patrick-Serge BOUTSINDI, *Jour des funérailles à Poto-Poto*, 2013.
- El hadji DIAGOLA, *Ma femme m'a sauvé la vie*, 2013.
- Gilbert TSHIBANGU KANKENZA, *À la rencontre du destin*, 2013.
- Abderrahmane NGAÏDÉ, *Une nuit à Madina do Boé*, 2013.
- Henri PEMOT, *Kimpa Vita, Une résistante Kongo*, 2013.
- Richard GUERIN, *Le médecin errant de l'Afrique, les aventures de Jonas*, 2013.
- Patrice ITOUA, *La banque mondiale et la CEMAC, Un partenariat pour l'aide au développement de la sous-région*, 2013.
- Baudouin Mwamba MPUTU, *L'Afrique face au défi de la technoscience. Histoire et Enjeux*, 2013.
- Vicky Mujinga KALAMBAY, *Bilonda. Une écolière face à son destin*, 2013.
- Obambé GAKOSSO, *Les malades précieux*, 2013.
- Ano NIANZOU, *Sous les bombes de Char-kozy*, 2013.
- Francine NGO IBOUM, *Fleur brisée*, 2013.
- Lang Fafa DAMPHA, *African Aliens*, 2013.
- Claude-Ernest NDALLA, *Le Gourou. Une imposture congolaise*, 2013.

O. Tity Faye

La chute de la Révolution

Les derniers complots

La tourmente, livre III

L'Harmattan

Du même auteur, aux éditions L'Harmattan

Guinée. Chronique d'une démocratie annoncée, 2008.

Selon la Révolution ! La randonnée de l'étudiant guinéen sous la Révolution. La tourmente, livre I, 2014.

Prêt pour la Révolution ? De l'emprise du parti unique à la marque du fouet rouge : la révolte. La tourmente, livre II, 2014.

© L'Harmattan, 2014
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-03150-7
EAN : 9782343031507

AVERTISSEMENT

Les personnages et les dialogues fictifs de ce roman sont plantés dans un décor sociopolitique et culturel vécu. L'auteur estime que cette réalité aurait pu les engendrer tel qu'il l'imagine. Cependant, **toutes similarités fortuites avec des personnes, des noms et titres qui ont existé ne seraient que pures coïncidences.**

Note de l'auteur - J'espère que les anciens élèves professeurs ainsi que les encadreurs pédagogiques de l'École normale supérieure ne verront en ce roman d'autres malices que celle de préserver une certaine mémoire collective à partir de l'imaginaire du vécu. Je suis convaincu que certains pans de la réalité politique et sociale d'alors ramèneront en surface bien des souvenirs... et une part d'Histoire pour nos enfants.

Ousmane Tity, Faye : *ancien élève de l'École normale supérieure de Manéah-Guinée.*

CHAPITRE 1

Quand sonne le glas

Les pleurs qui retentissaient dehors agaçaient Tiofane. À demi éveillé, il se dit qu'une femme maltraitée serait encore venue se plaindre. Il en était, souvent, ainsi les matins. L'une ou l'autre venait solliciter l'intervention de Kolali Walli, son père, devenu Secrétaire chargé des conflits du P.r.l et imam adjoint de la mosquée de Dixinn-gare.

Depuis fin octobre 1983, les cours d'Économie qu'il donnait à l'École normale des instituteurs-É.n.i, commençaient à 11 heures. Il décida de se prélasser encore au lit, pendant une heure au moins. Sa montre-bracelet, posée sur sa table de chevet, indiquait 8 heures 00 du matin.

En réalité, il voulait éviter le spectacle, toujours désolant et indécent, de la femme battue et humiliée. Elle arrivait, les cheveux hirsutes. Les pans du pagne attaché au-dessus des seins servaient, régulièrement, de mouchoir pour s'essuyer le visage couvert de larmes ou se moucher bruyamment. Chaque mouvement qu'elle faisait en s'expliquant, le pagne se plaquait autour d'elle pour dessiner les contours de son corps exposé. À plusieurs reprises, elle détachait son pagne pour le rattacher et l'espace d'un clin d'œil dévoilait sa nudité ; des seins encore durs ou rendus flasques par les maternités, un pubis rasé ou couvert de poils crépus entre des cuisses à la chair tremblantes de colère et de frustration. Tout le monde faisait semblant de ne rien voir. Seul comptait le motif de la plainte. Un rituel tragique.

En fin de compte, Tiofane s'était convaincu que cela faisait partie du scénario de la plainte. La femme maltraitée révélait ainsi le dénuement et l'humiliation subis pour appuyer ses dires. Par ailleurs, il se demandait ce que l'époux-bourreau tirait de ce genre de conflit répété. Sous divers prétextes il se rattachait à la copulation matinale insatisfaite de l'époux. Le jeune homme se demandait, surtout, pourquoi cette histoire se répétait de

foyer en foyer. Les conjoints ne s'aimaient-ils pas ? La réponse lui apparut, progressivement, à travers ses propres souvenirs de romances galvaudées par les mariages arrangés. Les convenances traditionnelles...



La chute de l'éléphant. Tiofane tenta de fermer les yeux et de se rendormir. Mais les pleurs qui continuaient se diversifièrent. Ce n'était plus une seule femme qu'il entendait, mais plusieurs qui se lamentaient de concert avec les habituelles références et reproches à Dieu. Infuses de larmes.

Les voix d'hommes s'y mêlaient. Curieusement, ils tentaient moins de les calmer que de les convaincre de la fatuité de leurs pleurs. Eux-mêmes semblaient peu convaincus de ce qu'ils disaient. Ils s'adonnaient aux hypothèses.

— Non ! Taisez-vous donc ! Ce n'est pas vrai ! Lui ne peut pas mourir, je vous dis.

— C'est un des plus gros canulars que...

— Tu as raison. C'est une grosse plaisanterie. Il ne peut pas mourir sans qu'il y ait un signe ; un grand cataclysme qui l'annonce d'abord.

— Ah oui, c'est vrai. Avec des grands hommes comme lui, il y a toujours des présages, parfois désastreux. Que Dieu nous en garde. Je me souviens de la veille du décès de mon grand-père qui est resté, longtemps, chef de canton. Le premier signe annonciateur de sa mort fut une grande sécheresse. Elle s'était abattue, sans préavis, sur la localité du Kakoulima. Ensuite, brutalement des pluies diluviennes ont ravagé les champs qui résistaient. Un mois plus tard, il mourait à l'âge cent dix ans.

— C'est ainsi, mon cher. D'ailleurs comment de simples gens comme nous peuvent survivre à un tel homme ?

Les femmes sont vraiment agaçantes avec leurs cris et leurs pleurs précoces.

— Eh, vous là-bas ! Voulez-vous vous taire un peu qu'on puisse s'entendre ?

Un cri et des hurlements répondirent en chœur. Les hommes furent forcés de se taire. Apparemment, les femmes croyaient plus à l'inévitabilité de la mort pour tous. Instinctivement, en arrière-plan, les jeunes filles imitaient leurs mères. Les reniflements étaient perturbés par les pleurs des bébés inquiets de voir leurs mères en larmes. Entre deux chœurs de lamentations, Tiofane entendit l'une d'entre elles s'exprimer.

— Ils ont raison. Les hommes ont raison. Peut-être que nous exagérons. Est-ce que vous croyez vraiment que l'homme que Dieu a

envoyé pour relever la dignité des femmes de leur état d'esclave au foyer peut mourir ? Vous, pensez-vous que Dieu va nous abandonner en nous l'enlevant ? Oh ! Mon Dieu. Oh ! Seigneur, tu n'as pas fait ça. Métaphore ?

Un homme vint soutenir ses propos.

— Bien parlé Fatou. Mais comment veux-tu les faire taire si toi-même tu fonds en pleurs ?

— Calmons-nous et écoutons la radio. Proposa quelqu'un.

Les bruits et les gémissements des femmes baissèrent pour laisser la place aux crachotements d'un radiotransistor. Quelqu'un s'échinait à capter la « Voix de la Révolution », la station de radiotélévision nationale. Quand il réussit, la musique militaire s'éleva dans l'air au milieu des murmures et des gémissements mal contenus.

Bè mankan ; Nous ne sommes pas égaux en langage maninka, résonnait. Un chant folklorique qui fut dédié comme louange au roi peul, Alpha Yaya Diallo, remplaça la musique militaire. Il était reconnu comme un chant symbolique indiquant le décès des notables et des membres de la nomenclatura politique.

Ce fut, pour les femmes, l'invitation à la reprise de leurs sanglots. La musique militaire remplaça de nouveau le chant. Celle-ci fut remplacée, à son tour, par l'hymne national. Inhabituel.

« *Quelque chose de grave est donc arrivé.* » Se dit Tiofane en ouvrant les yeux pour concentrer son attention sur ce qui se passait dehors. Son esprit battait la campagne à la recherche d'un indice quelconque.

Entre la maison de sa famille et celle du président du bureau exécutif de leur P.r.l de Dixinn-gare, il y avait un espace d'environ cent mètres sur cinquante. Par groupes, ils étaient plus de cinquante hommes et femmes à l'occuper. Deux des groupes étaient à quelques mètres de sa chambre à coucher, complètement détachée de la grande maison familiale. C'était le garage de son père qui avait été transformé pour lui servir d'habitat. Son père ne voulait pas le voir partir sitôt, après ses études à l'École normale supérieure-Énsup. Les deux avaient convenu que le jeune homme quitterait la maison familiale après son mariage. À contrecœur, Tiofane avait accepté pour faire plaisir à son père. Il nourrissait, pourtant, le secret désir de s'éloigner de sa mère avec laquelle il avait peu d'atomes crochus !

À la fin de l'hymne national, au milieu d'un silence relatif, la nouvelle tomba. Elle imposa le silence absolu.

« Peuple de Guinée, Peuples d'Afrique,

Peuples du monde, le Bureau Politique National du Parti Démocratique de Guinée, porte à la connaissance du Peuple militant et croyant de Guinée, la tragique nouvelle ci-après :

À la suite d'une attaque cardiovasculaire survenue dans la nuit du jeudi 22 au vendredi 23 mars 1984, le camarade Responsable suprême de la Révolution, Président de la République populaire et révolutionnaire de Guinée a été transporté immédiatement à l'hôpital de Cleveland aux États-Unis d'Amérique où ont été entrepris des examens approfondis. Les examens ont prouvé l'existence d'une dissection étendue de l'aorte, toujours fatale en l'absence d'intervention chirurgicale urgente.

C'est au cours de cette intervention que Dieu, le Tout-Puissant, a rappelé à Lui le grand révolutionnaire et sincère croyant que fut le Président. Il était 20 h 23 minutes, Temps Universel, le lundi 26 mars 1984... »

Consternante nouvelle ! L'ahurissement et la débandade éclipsèrent les recommandations coutumières à Dieu après l'annonce. Comme s'il n'avait rien entendu, quelques-uns interrogeaient encore.

— De qui s'agissait-il en vérité ?

Nul n'osait le confirmer. Certains couraient vers des destinations inconnues en s'exclamant la tête entre les deux mains. Quelques secondes, plus tard, ils revenaient au point de départ. Beaucoup d'hommes et de femmes recherchaient leur équilibre en s'asseyant à terre. Plusieurs d'entre eux récusait avec force la traduction dans les diverses langues nationales de l'annonce du décès du Responsable suprême.

Des éclats de voix coléreuses traversaient le bruit de fond.

— Écoute, ce n'est pas parce que je ne parle pas « Français » que tu peux me tromper à ce point. Fais attention à ce que tu dis...

— Ahan ! Je viens de dire la même chose à ce camarade là-bas. Ils croient qu'ils sont instruits et qu'ils peuvent dire tous les mensonges avec la langue du Français là. Leur parlé des blancs là. Nous, on sait que notre *Fama, Seigneur en maninka*, ne peut pas mourir. Parler en Français ou pas parler en Français.

Le premier qui se commit à la tâche de faire la traduction publique de l'annonce le fit parcimonieusement. Il se désolidarisait du radiotransistor, l'accusant presque de colporter l'inadmissible nouvelle. Regardant de gauche à droite, un doigt accusateur pointé sur l'appareil, il chevrotait.

— Ils disent là dedans que le Responsable suprême est... est... mort, dans un hôpital aux États-Unis. C'est chez les blancs là-bas. On ne peut pas les croire n'est-ce pas ?

La clameur qui s'éleva de la foule l'ébranla au point qu'il courut se réfugier sous la véranda du président du P.r.l. Les pleurs et les cris reprirent de plus belle se mêlant aux interjections d'incrédulité. Rares étaient ceux qui conservaient leur sang-froid et tentaient de calmer les autres.

À un moment, le président du P.r.l, El hadj Ibrahima, apparut sur la véranda pour s'adresser aux populations. Déssemparées, les premières informations non encore confirmées à propos de la mort du Responsable suprême les avaient poussées vers lui. Il profita d'un moment de calme pour s'adresser à elles.

— Que peut-on contre la volonté de Dieu. Il n'y a de Dieu que Dieu. Encore une fois de plus, il vient de nous donner la preuve de sa puissance, de son droit de vie et de mort sur nous. La mort est toujours une occasion pour le musulman de raffermir sa foi. Calmez-vous, camarades. Les cris et les pleurs vous ont empêché d'écouter dans sa totalité le communiqué du Bureau politique national-B.p.n du Parti. Il nous appelle à la discipline et surtout à la vigilance. En effet, comment pouvons-nous honorer la mémoire du « Père de notre nation » ? C'est en conservant ce qu'il nous a légué ?

Il fut interrompu par une femme qui le mouchoir de tête attaché autour de la taille, les cheveux ébouriffés, vint s'agenouiller à ses pieds, le visage ruisselant de larmes.

— Camarade, dis-nous que le Prési n'est pas mort. Notre camarade qui a fait la traduction de ce que la radio a dit a mal traduit. N'est-ce pas ? Ou alors la radio s'est trompée. N'est-ce pas ? Au nom de Dieu Clément et miséricordieux, dis-nous que c'est faux.

Ému, El hadj Ibrahima écrasa une larme au coin de l'œil en l'aidant à se relever. Deux miliciens, la mine piteuse, l'aidèrent à marcher avec beaucoup de ménagement. À ces questions, les mêmes qu'elle avait posées au président du P.r.l, les miliciens répondaient par des sanglots. Plus que toute catégorie socioprofessionnelle, le sort de ceux-ci était profondément et structurellement lié à la personne du Responsable suprême.

Remis de ses émotions, le président du P.r.l réclama l'attention de tous, l'obtint et poursuivit.

— Camarade, je vais vous citer exactement l'une des parties importantes du communiqué du B.p.n. Comme un coureur, il prit une profonde inspiration avant de dire.

— Je cite : Aujourd'hui plus qu'hier, chaque responsable du Parti, chaque militant de notre glorieux Parti doit rester fidèle, rigoureusement

fidèle, absolument fidèle à l'esprit de notre Révolution populaire tel qu'il a été incarné par notre Grand Camarade disparu.

Après la traduction dans les langues les plus parlées dans le pays, il enchaîna.

— Prêt pour la Révolution. Rentrez chez vous et restons à l'écoute pour la suite.

C'était un vœu pieux.

La somme combinée des pleurs, des cris, des exclamations et des recommandations de l'âme du défunt à Dieu devint une cacophonie venant des directions prises par les groupuscules. Au lieu de retourner chez eux, nombreux se dirigèrent vers les routes et les rues conduisant à d'autres P.r.l où les mêmes scènes de lamentation et de désespoir se répétaient.

Ayant suivi une grande partie de l'évènement depuis la fenêtre de sa chambre, Tiofane ressentait un sentiment d'hébètement. Il en sortit, péniblement, pour faire sa toilette et s'habiller. Au moment où il enfourchait sa moto, sa mère sortit sur la terrasse de leur maison et s'écria.

— Où vas-tu Tiofane ? Tout le monde est angoissé. Tu devrais rester tranquille à la maison au lieu de te mettre en danger sur les routes avec cette maudite moto.

Le jeune homme avait tenté d'éviter, en vain, une rencontre avec sa mère afin d'empêcher la coutumière dispute matinale.

Il lui répondit en langage soussou avec l'expression *Nna* signifiant *mère*.

— *Nna*, tu sais bien que je dois aller au travail. C'est ce que j'essaie de faire. Nous sommes lundi matin.

— Je ne suis pas stupide, je sais que c'est lundi matin. Mais ce n'est pas un matin comme les autres. On dit que le Prési est mort. Alors tout le monde doit rester chez soi.

— Peut-être. On me le dira à mon lieu de travail.

Il fit ronfler la moto pour ne pas entendre une autre remontrance de sa maman et partit, en souriant.

Dix ans plus tôt, ces échanges avec sa mère l'énervaient. À présent, il s'en amusait. Cela énervait sa mère, à son tour. Elle le regarda partir en maugréant.

« Il ne m'écouterà jamais. Il ne l'a pas fait quand il était petit, il ne le fera pas maintenant qu'il a grandi. Mais j'essaierai toujours. C'est tout de même mon fils. Même si nous nous comprenons peu. »

Tiofane lui ne se faisait plus de réflexions là-dessus. Il n'avait pas de plan à ce propos. C'était sa mère un point c'est tout. Ils ont pour devoir de

vivre ensemble, comme mère et fils. Il enviait parfois son grand frère, Babekar, ou sa petite sœur, Rokhia. Eux bénéficiaient de plus de tendresse, lui semblait-il. N'empêche. Dans les moments de désaveu et de désaccord, ils avaient leurs parts de colère et de reproches à subir. Haïda Mbaye, leur mère n'était tout simplement pas un caractère facile.

En roulant sur l'autoroute, Tiofane se tira de ses réflexions. Il fut envahi par l'absence de mouvements. Il était 8 heures passées. Cette route que beaucoup de travailleurs empruntaient était très en dessous de son flot habituel. Seuls quelques motards de la présidence de la République et de rares voitures officielles le dépassaient à vive allure. Inutilement, les chauffeurs lui faisaient signe de dégager le passage alors qu'il roulait presque sur le trottoir aux limites tracées à la peinture, presque invisible.

Au niveau du marché de Madina, il tourna sur sa gauche pour rejoindre la route nationale. Le grand marché en face de lui était aussi vide que la route. L'encombrement de *Magbanas*, ces véhicules de transport commun privés, mi-autobus mi-camions, offraient le spectacle macabre d'un cimetière de voitures.

La mine triste, les rares passants n'habitant certainement pas loin, le regardaient avec curiosité ou un étonnement désapprobateur. N'était-il pas au courant de l'inadmissible mort du Responsable suprême ?

Le jeune homme n'alla pas tout de suite à l'É.n.i et poursuivit son inspection jusque dans le centre-ville. Quelques fonctionnaires commençaient à venir, moins pour travailler que pour confirmer avec d'autres la nouvelle du décès annoncé. C'était l'unique but qui les avait fait sortir de leurs quartiers-P.r.l. Ils ne pouvaient y croire par eux-mêmes ! En petits groupes, ils parlaient à voix basse, aux alentours du cinéma *Le Palace* situé à quelques mètres de la Banque centrale de la République populaire et révolutionnaire de Guinée, à l'ouest.

Tiofane gara sa moto et s'approcha d'un groupe. À leur allure coquette et empruntée, il comprit que c'étaient des employés de la Banque centrale. C'est en écoutant ceux-ci qu'il apprit certaines autres des dispositions prises par le B.p.n. Il écouta, d'abord, les mêmes expressions sceptiques qu'il avait déjà entendues.

— Ce n'est pas possible qu'il soit mort, le Responsable suprême lui-même ? Commentait un des employés de la banque.

— Mais si c'est vrai. Lui répondit un autre sur un ton sans réplique. Le B.p.n. a décrété quarante jours de deuil avec les drapeaux en berne et des prières dans toutes les mosquées et les églises du pays.

— C'est bizarre. Reprit un troisième employé, l'air pensif. Je ne comprends pas pourquoi le B.p.n fait un appel aux instances nationales, les invitant à la vigilance et à la préservation de l'œuvre du Responsable suprême afin que la Révolution continue. C'est ce que dit le communiqué. Pour moi cela va de soi. Pourquoi leur faut-il lancer un appel ? Il y a anguille sous roche. N'est-ce pas ?

Un vide se fit autour de lui. Les trois autres employés avec lesquels ils conversaient étaient partis sans demander leur reste. Il se tourna vers Tiofane en l'appelant *oun khounya ; petit frère* en langage soussou.

— Eh, oun khounya, tu nous as entendus. Qu'est-ce que tu en penses ? Ils s'enfuient comme si on pouvait se permettre d'enfermer les gens à la brigade le jour même du décès du Responsable suprême. Les poltrons. Idiots.

Tiofane réfléchit un moment, croisa les bras sur sa poitrine avant de répondre.

— Peut-être que ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut faire ce genre de réflexion. Je crois que personne n'est prêt à entendre une telle interprétation des dispositions prises par le B.p.n après la mort du Président de la République.

Il le regarda intensément avant de dire.

— Ce que tu dis là est très réfléchi oun khounya. Mais, je sens que quelque chose ne marche pas bien entre ces gens là-haut et ça se reflète sur ce qu'ils disent. On verra bien, mon petit. Merci de m'avoir parlé. Où travailles-tu ?

— Je suis professeur d'Économie politique à l'É.n.i, l'École normale des instituteurs. Répondit Tiofane.

— Je vois. Cela explique pourquoi tu réfléchis bien. Lui dit l'homme. C'est à côté du pont de Moussodougou, le pont des pendus, dans la direction de l'hôpital Donka. C'est ça ?

Tiofane acquiesça. L'homme lui serra la main en disant.

— Tu devrais y aller pour savoir s'il y a des mesures particulières. Ils n'ont pas décrété quarante jours de congé payé. Mais ce serait tout comme. Le travail sera considérablement ralenti partout.

Quand ils se séparèrent, Tiofane décida de suivre son conseil. En retournant pour aller vers l'É.n.i, il constata que les attroupements et leurs messes basses se multipliaient. Le marché du centre-ville s'ouvrait petit à petit aux exigences journalières sans les bruits et la gaîté ordinaires. De loin en loin, de temps à autre un cri ou une chorale de pleurs lui arrivait aux oreilles.

À l'É.n.i, les premiers élèves refoulés par le Directeur, erraient aux abords de la route. Ils se complaisaient à informer les nouveaux venus de la situation. Entre 18 et 25 ans ou plus, ces futurs instituteurs et institutrices des écoles primaires avaient une conscience réelle de la gravité de l'évènement. Ils affichaient les mines de circonstances. Il y en avait bien qui se réjouissaient plutôt de n'avoir pas à aller en classe. La monotonie dominait l'atmosphère d'ensemble. Eux, également, n'élevaient pas la voix pour se parler. Tiofane qui avait garé sa moto dans la cour exigüe de l'école en sortit pour écouter les conversations des élèves instituteurs.

— Il paraît que le Responsable suprême est mort aux États-Unis. C'est un communiqué du B.p.n qui l'a annoncé, ce matin.

— Tu crois ça, toi ? Peut-être que le Parti est en train de tester le militantisme national.

— Ne soit pas enfantin. La ville ne serait pas dans cet état de torpeur si c'était de la blague. Il y a d'autres moyens de tester le militantisme des gens. En tout cas, il n'y aura pas de cours aujourd'hui. C'est un test ça aussi ?

— Ne te fais pas de cinéma. Pendant le deuil de quarante jours proclamé par le B.p.n, aucune activité n'est permise. Alors, ce sera l'ennui total.

— Pour éviter cet ennui, moi je vais suivre toutes les activités liées à l'enterrement.

— Moi, j'espère qu'on va fermer cette école et que je pourrais aller à la faculté de comptabilité au lieu de devenir un instituteur que personne ne respecte.

— Il te faudrait d'abord avoir le Baccalauréat du lycée, mon cher. Nous sommes ici parce qu'on ne l'a pas. Souviens-toi. Notre cas est différent des anciens maîtres recyclés qui devront rejoindre l'Énsup s'ils ont une bonne moyenne. Je me demande pourquoi, nous n'avons pas cette possibilité ?

— Le baccalauréat est...

— Je sais. Coupa l'autre. Mais nous suivons les mêmes enseignements. On devrait nous donner une chance, en nous permettant d'accéder à cet examen.

— Pour le moment, cher ami, nous venons de perdre le grand Syli de la Révolution. Je me demande qui va le remplacer.

En langage soussou *Syli* veut dire, *éléphant*. C'était le symbole du Parti dont on rapportait la puissance au Responsable suprême.

Tibra, qui donnait des cours de Philosophie à l'É.n.i arriva entre-temps. Il fit un signe à Tiofane pour le saluer. Celui-ci lui répondit de la même

façon en lui faisant signe de se taire et d'écouter. Mais les élèves instituteurs qui ne s'étaient pas aperçus de la présence de Tiofane avaient vu Tibra venir. Ils mirent fin à leur conversation pour aller les saluer.

Tibra les encourageait en les saluant.

— Vous pouvez continuer votre conversation. C'est intéressant.

Les élèves marmonnèrent des « bonjours Messieurs » en leur serrant la main. Puis celui qui s'interrogeait, un ancien instituteur recyclé, releva hardiment la tête. Il était un peu plus âgé que Tiofane et Tibra.

— Croyez-en mon expérience. Leur dit-il. Il y a longtemps que je milite dans le Parti. Je m'interrogeais sur la succession du Responsable suprême. Il y a des raisons de s'interroger là-dessus.

— Pourquoi dis-tu ça ? Questionna Tiofane.

— Le gouvernement est un groupe de cadres trop longtemps habitués à obéir qu'à commander. Ceux qui pouvaient le faire ont perdu ce trait de caractère sous la férule du Responsable suprême. Je suppose qu'à l'heure actuelle, ils paniquent tous. Sans compter qu'il y a une guerre de clans qui les a divisés ces dix dernières années.

Tibra, dont c'était un élève en cours de Philosophie, l'interrogea à son tour.

— Comment sais-tu tout cela, Lamina Soumah, toi un instituteur ?

L'élève instituteur sourit et caressa sa barbe fournie. Il les regarda, successivement, avant de se décider à parler.

— Bon, il est mort. Je suppose que c'est moins dangereux de parler aujourd'hui.

Il jeta tout de même un regard autour d'eux, baissa la voix d'une octave en disant.

— Nous vivons ensemble, mais nous nous connaissons peu. Mon oncle est un militaire et il est le chauffeur d'un des ministres dont je tairai le nom.

Il les prit à témoin.

— On ne sait pas ce qui va arriver maintenant n'est-ce pas ?

— Continue s'il te plaît. Lui demanda Tiofane dont la curiosité était sans bornes.

Tibra le regarda, se moqua de lui en riant sous cape.

— Le maître de l'intrigue est piqué à vif, je suppose.

Il rappelait des souvenirs pas très lointains.

Lamina Soumah les regarda sans rien comprendre. Il choisit de poursuivre, heureux de captiver l'attention de deux des professeurs dont on parlait en bien à l'école.

— Donc, Messieurs, dit-il, l'ami d'enfance de mon oncle est Mamadou Saliou Bah. Lui, il est l'Aide de camp d'un autre ministre comme par hasard. Je les ai entendus parler des contradictions entre les différents groupes de ministres. Il semble qu'il y ait ceux de la parenté du Responsable suprême et les autres. Parmi ces autres aussi, il y a ceux qui sont proches du Responsable suprême et donc bénéficient de sa confiance.

Tiofane et Tibra étaient médusés. Ils étaient, bien sûr, au courant des clivages entre ministres que colportait la rumeur. L'apprendre de quelqu'un qui le savait de personnes plus proches de ces cercles du pouvoir avait un autre effet. Sans se consulter, ils se posaient des questions sur l'avenir. Ils ne savaient que dire.

Lamina Soumah n'en attendait pas d'eux. Il profita de leur effarement pour partir.

— Excusez-moi messieurs, il faut que je me rende à l'hôpital. Cela m'arrange un peu que les classes soient annulées. Mon épouse est « en travail » de notre troisième enfant. Il serait de bon ton que je sois là-bas.

Ils le félicitèrent de l'heureux évènement. Après son départ, les commentaires des élèves instituteurs avec lesquels Lamina Soumah bavardait donnèrent un certain crédit à ses révélations.

— Vous ne le saviez pas, monsieur ? Dit l'un d'entre eux, en s'adressant à Tiofane, le père de Lamina avait été gouverneur et membre du Comité central avant sa mort. Il en sait des choses sur les autorités politiques.

Un autre compléta avec volubilité.

— Monsieur Tiofane, c'est vrai. Il est devenu enseignant parce que du vivant de son père, il passait plus de temps dans les night-clubs qu'en classe. Étant l'aîné, il a dû se reprendre en mains pour gérer leur famille après le décès de son vieux père. Il a vraiment fait une prise de conscience. Son ambition est de se rattraper en réussissant l'examen d'entrée à l'Énsup en même temps que les étudiants de la faculté des Sciences sociales et de la nature de Donka.

Après ces explications les élèves instituteurs s'en allèrent. Tibra et Tiofane restèrent, un moment silencieux. Ils pensaient à la même chose. Leur rivalité à l'Énsup. Que serait-il advenu s'ils n'avaient pas dominé leurs subjectivités ? L'avaient-ils vraiment fait ? Tiofane se dit qu'ils avaient fait ce qu'il fallait dans ce sens. Tibra reconnaissait qu'il lui avait fallu se défaire de sa fierté traditionnelle pour bâtir une amitié. Leurs regards se croisèrent, déterrants leurs souvenirs. Ils se souriaient en s'y abandonnant.



Le tourbillon de mémoire - Devant l'entrée de l'É.n.i, Tiofane et Tibra avaient ainsi évoqué des souvenirs particuliers directement reliés au Responsable suprême. Un Mémoire.

Depuis la fin de leurs études, ils s'étaient contentés des bribes d'annales parmi les plus amusantes. C'était la première fois qu'ils ramenaient en surface, dans le détail, ce type de réminiscence de leur vie commune à l'École normale supérieure. Le décès du Responsable suprême avait servi de catalyseur. Le calme impérieux apporté à ces lieux, par l'évènement, ses conséquences possibles sur leur avenir, les avaient contraints à se rappeler les faits, les dits et les circonstances. Ils voulaient ainsi se débarrasser des restes d'hypothétiques contradictions. Avaient-ils réussi ? Voulaient-ils exorciser les antagonismes à venir ? Elles pourraient les ébranler...

À partir de l'É.n.i, ils étaient à quelques mètres du cimetière. Cette proximité insolite leur rappelait, crûment, qu'ils étaient mortels. C'était un signe qu'ils s'ingéniaient à ignorer tous les jours en venant faire leur travail. Plus loin, l'hôpital public de Donka et sa morgue s'imposaient, également, à leurs esprits. Une vision qui força Tiofane à se rappeler de l'épithaphe inscrite au fronton de cette morgue : « *Nous étions comme vous, vous serez comme nous.* »

Excentrée par rapport à l'hôpital, mais non loin, l'imposante Grande mosquée appelait à cimenter la foi par la menace voilée, mais persistante du sanctuaire de Dieu et du cimetière. La menace imparable de la mort. Pour les fidèles la voie vers le jugement dernier.

La mosquée, l'une des plus grandes d'Afrique, avait été baptisée du nom d'un des rois saoudiens, Fayçal Ibn Abdel Aziz. On disait tout court, la mosquée Fayçal.

Comme s'il avait saisi les pensées de Tiofane, Tibra l'interrogea.

— Où crois-tu, qu'il sera enterré, ici à Conakry ou bien dans son village natal ?

— Je crois que ce serait ici. Lui répondit-il. J'ai l'impression que le Responsable suprême n'avait pas réglé tous ses problèmes familiaux. Je ne crois pas que sa famille lui pardonne tout. Les relations tumultueuses avec son demi-frère ainsi que les oppositions souterraines et publiques avec la Haute Guinée en sont une preuve. Ça, c'est le subjectif. Objectivement, pour que sa mémoire soit honorée et sa tombe souvent visitée, Conakry est l'endroit le plus indiqué ; soit au cimetière de Cameroun ici, soit non loin de là, aux alentours de la mosquée Fayçal.

— Je suppose qu'il serait le premier à avoir le privilège d'être enterré aux alentours de la grande Mosquée. J'espère qu'on fera vite. L'armée va bouger. Les militaires ont l'intention de faire quelque chose.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? L'interrogea Tiofane sur le qui-vive.

— Le frère de ma mère est capitaine dans l'armée. Il était au courant de la maladie et des crises du président.

— Comment ?

Tibra eut un sourire incertain. Un peu embarrassé, il expliqua.

— J'ai appris par mon oncle que l'armée avait réussi à créer un réseau de renseignements sur la santé du Responsable suprême. Pour les militaires, la fin de leur calvaire ne viendrait qu'avec sa mort. L'armée n'avait plus les moyens d'abattre son pouvoir populaire. Certains officiers étaient donc au courant, à quelques minutes près, de l'heure même du décès. Mon oncle nous a conseillé de rester tranquilles à la maison, les soirs, pendant les jours à venir. Je crois qu'il y a quelque chose dans l'air.

Ils mirent fin à leur conversation lorsque le planton de l'É.n.i leur fit part de la volonté du Directeur de l'école, Laye Kaba, d'avoir un entretien avec les professeurs. Celui-ci était tellement touché par la nouvelle du décès qu'on l'entendait à peine quand il s'adressa à eux. Enfin, tout le monde finit par comprendre qu'il fallait s'en remettre aux communiqués que diffuserait le Bureau politique national-B.p.n, au cours de la semaine.

Mouminy Barry, professeur de Maths, lui demanda, avec une effronterie affichée.

— Allons nous faire les quarante jours de deuil sans donner de cours ?

Sa rancœur vis-à-vis du régime en place était connue. Ses déclarations, jugées contre-révolutionnaires, lui avaient valu plusieurs suspensions de salaires. Elles n'étaient pas venues à bout de sa vindicte. Son frère était en prison pour complot, depuis plusieurs années.

N'eût été les larmes qui l'embaient, le regard flamboyant de colère du Directeur, aurait pu le transpercer de part en part. Lui était un partisan révolutionnaire irréductible.

— Il s'agit du Responsable suprême. Vous... Lança-t-il, distinctement et rageusement, cette fois.

— Ça, on le sait. Répliqua Mouminy en l'interrompant. Dehors, son peuple le pleure. Je pose une question pédagogique, camarade Directeur. Le Responsable suprême, lui, Dieu l'a pris à son tour.

Heureusement trois des professeurs eurent le réflexe de s'interposer au moment où le Directeur se jetait sur lui. Il y eut une mêlée alimentée de

halètements. Enfin, l'on réussit à sortir le professeur de Maths du bureau du Directeur. En se laissant entraîner vers la sortie, il réussit à crier.

— *An Gbanssan dé, c'est entre nous* en langage maninka, c'est fini mon gars.

Un des reproches majeurs faits, dans le secret des domiciles, au Responsable suprême au cours des dernières années de sa vie est le népotisme. La rumeur disait que sa famille et les membres de son ethnie jouissaient de certaines prérogatives se traduisant en partage de privilèges entre eux. Il avait pourtant dénoncé cette pratique dans plusieurs de ses discours. Apparemment, il n'en était pas venu à bout dans son propre vivier ! De temps en temps des ressentiments refoulés imploraient.

Dehors, les professeurs se dispersèrent, rapidement, pour éviter que l'incident déborde des murs de l'école. La circulation était, toujours, aussi morne malgré l'augmentation du nombre de voitures. Elles étaient pour la plupart rangées le long de la route alors que leurs propriétaires discutaient, à voix basse, de l'annonce de la mort du responsable suprême. Les doutes persistaient encore. Des visages et des hochements de têtes empreints de gravité et d'incrédulité défilaient devant les yeux de Tibra et de Tiofane.

Sur la moto de marque allemande *Ifa* de ce dernier, ils commentaient l'aspect ridicule du comportement du Directeur de l'É.n.i. Ils ne manquèrent pas de ressortir les aspects politique et ethnique perceptibles dans la réaction des deux hommes.

— Et si cela se répercutait sur l'ensemble du pays après la mort du Responsable suprême ? Questionna Tibra au moment de descendre de la moto, devant sa maison familiale.

— Bonne question. Il suffirait d'un incident comme celui que nous venons de vivre pour que les uns et les autres attisent les positions ethniques subjectives. Répondit Tiofane.

Ils se dévisagèrent, en silence. Cela les séparerait-il ? Tiofane n'habitait pas loin de chez Tibra. Il lui suffisait de traverser la route nationale pour rejoindre, à 500 mètres, l'autoroute et de la remonter sur 500 autres mètres. Il le fit, mécaniquement, en repensant à ce que Tibra lui avait dit à propos des prétentions de l'armée.

Sans savoir pourquoi, il cherchait à deviner ce que serait l'avenir après la mort du Responsable suprême. La Révolution survivrait-elle comme le souhaite le B.p.n ? Ou bien serait-ce la fin du parcours ? Tout dépendrait, peut-être, de l'attitude de l'armée comme Tibra le sous-entendait.

« Il faut que je rencontre le lieutenant Fakourou Tanoh pour avoir des précisions sur tout ça. Se dit-il. Mais où est-il ? Certainement pas à l'Énsup si les allégations de Tibra sont vraies. »

Depuis son départ de l'Énsup, Tiofane avait rencontré l'officier-major quelques rares fois dans des cérémonies de baptême et de mariage.

CHAPITRE 2

La quête de Tiofane

Tiofane ne rentra pas chez ses parents. Il l'oubliait parfois ; son ami Manga est le neveu du lieutenant Fakourou. Ce qui réduisait son champ de recherche au domicile de Manga. Il choisit de lui rendre visite.

Manga habitait au quartier *La Carrière* sur une colline non loin de son grand frère aîné. Le lieu portait bien son nom. Il avait abrité une ancienne mine coloniale d'extraction minière. L'accès n'était pas facile à cause des vestiges d'anciennes excavations. Tous les chemins qui y menaient étaient escarpés. Il fallait circuler entre des émergences de roches et des crevasses de toutes dimensions.

Tiofane se soumit aux habituelles acrobaties à faire entre les taxis fossiles de marque russe appelés *Moscovites* et les quelques voitures des habitants. En même temps, il devait éviter les trous et les pointes de rocher qui se plaisaient à crever les pneus. D'ailleurs, après quitté l'autoroute, la montée à La Carrière en véhicule se limitait à cinq cent mètres de chemin accessible et ardu.

Cet espace, en contrebas, paraissait être l'endroit le plus peuplé du fait de la proximité des maisons. La plupart d'entre elles n'avaient ni cour ni arrière-cour en propre. Certains habitants, s'y partageaient les espaces destinés à la cuisine et aux toilettes, généralement, construites à l'extérieur des maisons.

Pour aller plus loin à l'intérieur du quartier il faut traverser, en pente raide, une bande onduleuse de roche brune de deux kilomètres de long sur quatre cent mètres de large environ. Des maisons en briques ou en terre cuite étaient disséminées de chaque côté sur toute sa longueur. Au-delà de ce petit désert rocheux, on est, soudainement, surpris par un plateau de verdure occupé par de jolies habitations construites entre des orangers, des manguiers, des avocatiers et d'autres arbres fruitiers. Les petites cultures

familiales de maïs, de manioc, de jardins maraîchers ou potagers y abondaient. Les contrastes de la nature.

C'est sur ce plateau que Manga avait loué, à un prix très modique, une grande chambre. Deux rideaux d'étoffe rêche séparent le lit du salon. L'ameublement de ce dernier comprend une grande table entourée de quatre chaises en bois, un grand divan et deux fauteuils en cuir rouge. Sous la fenêtre, un réchaud à deux plateaux sert de cuisinière.

Pourtant Manga partageaient les repas principaux avec son grand frère, déjà marié. Il contribuait à la « dépense journalière » pour l'achat des vivres. Heureusement que celui-ci habitait plus bas ; juste à la rentrée du quartier venant de l'autoroute Fidel Castro. Le déplacement en véhicule y était plus commode. C'est là que Tiofane laissait toujours sa moto, obligé ou pas de faire la pénible montée. Cela arrivait souvent. Ses muscles et ses articulations avaient fini par s'y habituer.

En allant garer sa moto, Tiofane ne prêta pas attention aux quatre véhicules militaires stationnés de chaque côté sur son chemin. Arrivé dans la petite cour de la maison du grand frère de Manga, il fut étonné d'y trouver une quinzaine de militaires dépenaillés. Seulement deux officiers portaient des uniformes encore reconnaissables. Ceux des autres avaient perdu leur couleur verte et leur dignité à force de lavage. Ces uniformes portaient des traces de couture à l'aiguille là où la machine à coudre ne pouvait plus rien faire. Exceptionnellement, les calots ou bérets avaient échappé aux ravages du temps. Apparemment, ils avaient caché leurs armes dans les véhicules. C'était une avant-garde stratégique.

Le groupe paraissait être là pour profiter d'un bon repas offert par le lieutenant Fakourou Tanoh, chez son neveu. Le lendemain du décès du Responsable suprême !

Les militaires et leurs officiers mangeaient avec entrain en rigolant tout bas de diverses blagues que le jeune homme n'entendit pas. Tout en jetant des coups d'œil aux militaires, il s'accroupit pour fermer la pompe à essence, installée au-dessus du petit moteur de la motocyclette. Souci d'économie.

L'ayant aperçu, Manga sortit de la maison et vint le prendre par les épaules. D'une voix grave, il lui chuchota dans l'oreille.

— Nous allons entrer dans l'histoire du pays mon cher ami ; en plus d'être les précurseurs dans l'histoire de l'Énsup.

Tiofane le regarda sans rien dire. Son expression réclamait des explications plus fournies. Il voulait les comparer à celles obtenues de Tibra.

— Mon oncle le lieutenant Fakourou, tu le connais autant que moi d'ailleurs. Il dit que l'armée ne va pas se laisser faire cette fois. Ce qui veut dire qu'avec la mort du Responsable suprême, la grande muette à l'intention de prendre le pouvoir et de clamer son autorité bafouée.

Tiofane était interloqué. Il savait bien que la Révolution avait atteint son apogée après la Révolution culturelle socialiste. Il supposait qu'elle avait commencé son déclin avec l'échec de la Révolution verte et de l'ensemble de sa politique agraire. Le développement de l'industrie à partir de l'agriculture avec l'autosuffisance alimentaire ne s'était pas réalisé.

Mais il était certain que les militaires n'avaient pas les ressources nécessaires pour continuer ou contourner plus de vingt années de réformes parfois singulières. L'armée pouvait tout juste les défaire et les éradiquer. Et c'est tout. Il le fit savoir à son ami en termes voilés. Manga ne l'écoutait pas vraiment. Il était excité à l'idée que son oncle serait parmi ceux qui allaient prendre le pouvoir ! Encore une histoire de famille en perspective.

Tiofane revint à la charge avec une remarque.

— Tu sais bien que l'armée n'a plus assez de cadres pour diriger le pays. Mieux, le rôle de l'armée est de protéger et de sauvegarder les acquis d'une nation.

— Justement, c'est ce que nous allons devoir faire. Sauver ce pays de l'héritage du Responsable suprême. Répliqua le lieutenant Fakourou, qui écoutait derrière eux.

Il serra la main de Tiofane avec chaleur et une indicible joie.

— C'est un plaisir de te revoir Tiofane ou Vice, si tu préfères. Ils rigolèrent à cette évocation.

— Viens. Lui dit-il. J'ai une grosse surprise pour toi.

Tiofane et Manga le suivirent.

Sous la véranda de la maison, entourée par des murs d'un demi-mètre de hauteur, le capitaine Lama Onivogui était assis en compagnie de deux autres officiers. Il se leva à la vue de Tiofane et le prit dans ses bras, en s'écriant.

— Le précurseur.

À l'étonnement qui se peignit sur le visage du jeune homme qui se disait que Manga venait d'utiliser la même expression, il répondit en le présentant aux autres officiers.

— Ce garçon, c'est celui qui, avec ses camarades, m'a convaincu que la Révolution n'est pas invincible. Ce garçon a « battu » la Révolution avec les propres armes de la Révolution ; le discours. Il a organisé avec ses

camarades une grève et ils s'en sont sortis indemnes, sans la moindre égratignure.

— C'est vrai ça ? S'enquit l'un des officiers.

— Dans quel pays vivais-tu ? Se moqua le lieutenant Tanoh.

— Tu sais comment c'est, lieutenant. Il fallait qu'on se méfie de tout. C'est ce qu'on a fait en Guinée forestière au sud du pays, pour survivre. On ne se mêlait de rien. On faisait les défilés de parades quand le défunt Responsable suprême arrivait. Puis on se « casernait » sagement. C'était le Capitaine Binè K. qui lui avait répondu. Il s'était présenté ainsi.

Tiofane nota l'utilisation partielle des initiales de noms pour renforcer le secret de leurs activités. Il comprit au cours des échanges que le capitaine Binè était sorti de sa mise en disponibilité anticipée pour venir avec une liste d'officiers de confiance. On pouvait voir que l'autre officier, le colonel Lamine C. était très grand, malgré sa posture assise. Il se contenta de dire d'une voix rauque.

— Ah ! C'étaient eux. Sachant ce que je sais du régime, j'avais eu peur pour eux, à l'avance. Eh bien mon garçon, nous allons faire à la dimension du pays ce que vous aviez fait dans votre petite école. Ça devrait être notre académie militaire, tu sais ? Ce n'est, bien sûr, pas de votre faute. Mais avec l'Académie militaire, on aurait formé plus de cadres dans l'armée. Puisque le gars est mort, on va juste attendre, par respect, la fin des funérailles. Mais aussi pour éviter des dommages regrettables au sein des populations. À en croire les manifestations publiques de tristesse et de choc, le peuple reste encore mobilisé...

— Jusqu'à ce qu'on lui ouvre les yeux mon colonel. Compléta le lieutenant Fakourou Tanoh.

Le colonel leva la main en signe d'assentiment alors qu'il questionnait, sans inquiétude apparente.

— Et si tout se passe bien au sein du B.p.n ?

Ce n'était qu'une possibilité. La réponse du capitaine exprima une détermination.

— Nous n'aurons pas de raisons politiques objectives d'intervenir. Répliqua-t-il. Mais Dieu sait que nous avons des raisons subjectives politiques et institutionnelles, à suffisance. Rien que les prérogatives accordées à la Milice populaire et les contradictions qui en découlent, dont le mauvais traitement infligé à l'armée, suffiront. Dans d'autres pays africains, il y a eu des coups d'État militaires pour moins que cela.

Au moment où cette conversation se tenait, trois autres officiers, des lieutenants, se joignirent à eux. Il s'agissait des lieutenants Ahmadou B.,

Mamadouba C. et Ahmadou Péta. Après les salutations d'usage, le lieutenant Ahmadou Péta entra, tout de suite, dans la conversation. Respectueux de la hiérarchie, il s'adressa au plus gradé.

— Mon colonel, pour le rapport, sachez que beaucoup d'hommes de troupe, surtout ceux de la Marine nationale, trouvent que nous sommes lents à agir. Par ailleurs, il y a le problème des Comités d'unités militaires-C.u.m, qui vous le savez, représentent le Parti au sein de l'armée. Il pourrait y avoir des fuites.

Le capitaine Binè demanda d'un regard au colonel la permission de lui répondre.

— Il faut les neutraliser autant que possible en utilisant les prérogatives du commandement militaire. Ordonna-t-il. En majorité, il s'agit de subalternes qui utilisaient le Parti pour se faire de l'autorité. Ils ont causé bien des torts. En ce moment, ils ne peuvent pas faire intervenir les instances du parti. Il en est de même de certains hauts gradés fidèles au Parti. L'heure pour eux est à la commisération et à la transition, après le décès du Responsable suprême.

— Il ne faut pas se fier aux apparences. Opposa le lieutenant Fakourou. Certains officiers politisés ont un œil sur les mouvements dans les camps. Nous avons l'avantage de la majorité certes. Mais je ne serais pas étonné que nos démarches pour la signature de la liste d'alliance aient déjà été rapportées au B.p.n.

Le capitaine Mamadouba C. intervint.

— Autant que les informations fournies par certains Aides de camp et Garde du corps soient bonnes, le B.p.n a une épine dans le pied. Le demi-frère du Responsable suprême entend assurer la succession. Il va refuser de reconnaître le Premier ministre qui devrait assurer la transition selon la Constitution. Il l'a dit depuis longtemps à certains de ses proches collaborateurs.

Le capitaine Binè bondit sur ses pieds, les nerfs du cou tendus par la colère.

— Vous comprenez mieux pourquoi j'ai pris l'initiative de notre action. Ils ont fini par croire que le pays représentait leur monarchie du Parti. Dans leur esprit le temps se serait arrêté avec.

Tiofane et Manga se faisaient tout petits afin qu'on ne leur demande pas de quitter. Ils assistaient au débat qui décidait, peut-être, du proche futur de leur pays.

Au cours des discussions qui ont suivi, Tiofane avait acquis la certitude que la continuité de la Révolution était aléatoire. Il apprit aussi que le